

CHAGRIN D'AMOUR NE DURE QU'UN JOUR...

Par Pierre Lamalattie

Olivier Bardolle publie un nouvel essai consacré aux chagrins d'amour et à la littérature. Ce méchant petit livre dégage une bonne humeur communicative.

« Le plus beau compliment que je puisse faire à une femme est de lui dire : je suis aussi bien avec toi que si j'étais tout seul. » Le propos est de Jean Yanne. Des perles de cet acabit, Olivier Bardolle en a collecté des dizaines. Son dernier livre, *Le Cynisme comme remède au chagrin d'amour*, est un vrai régal.

Ce petit volume a le format et la concision d'un manuel, c'est-à-dire d'un ouvrage qu'on peut garder à portée de main pour y picorer à toute heure. Dans un premier temps, il nous fait partager ses observations et ses réflexions en matière d'amour.

Ensuite, le plaisir se prolonge par une divagation dans l'histoire de la littérature et des bons mots. Il en résulte un florilège qui constitue la seconde partie du livre. Ce sont autant d'aphorismes étincelants et inattendus qui enrichissent le propos de l'essayiste. On peut dire que, tel le chercheur de champignons, Olivier Bardolle connaît d'excellents coins et qu'il y a ramassé pour nous de quoi faire une bonne petite omelette.

Le cynisme dont il est question n'a évidemment rien à voir avec cette insensibilité que désigne l'acception triviale du terme. Il s'agit plutôt, conformément à la tradition antique, d'un refus

des bons sentiments et des hypocrisies ordinaires. De ce point de vue-là, l'amour, le sexe et les chagrins qui en découlent sont un vrai sac de nœuds. Olivier Bardolle a consciencieusement étudié le sujet.

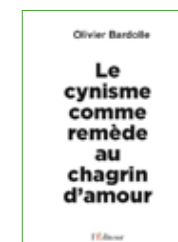
**TANTÔT BALADÉS PAR LEUR DÉSIR,
TANTÔT À LA RECHERCHE D'UNE MAMAN
PROVIDENTIELLE, LES HOMMES COURENT
D'ILLUSIONS EN DÉSILLUSIONS.**

On le sent, l'auteur a une affection particulière pour les humains de sexe masculin. Il faut dire qu'ils ne sont pas toujours très brillants de nos jours. Tantôt baladés par leur désir, tantôt à la recherche d'une maman providentielle, les hommes courent d'illusions en désillusions. Il vaudrait mieux, tout de même, qu'ils soient un peu « avertis ». Ils tireraient profit à anticiper le risque d'être « *assez souvent faits comme des rats, à cause d'une histoire de sexe qui a mal tourné* ». Ils devraient savoir que « *les tribunaux sont encombrés d'histoires d'amour qui ont viré à l'aigre et se terminent sordidement à la calculette* ». En cynique qui se respecte, l'auteur mobilise des métaphores canines : « *Comme des chiens perdus qui cherchent un maître, le mariage répond à leurs attentes. Et le divorce, quelques années plus tard, les laisse désemparés, comme des chiens abandonnés*. » Malheureusement, ils ne disposent d'aucune théorie renforçatrice pouvant se mesurer au féminisme. Les pauvrets ne font que subir passivement l'érosion de leur ancienne position dominante. Ils sont nombreux à être en plein flottement, voire tout à fait mous et défaits. Olivier Bardolle aimerait les aider à reprendre un peu du poil de la bête.

Pour dépasser cet état de servitude et d'impréparation, il a des idées, d'ailleurs valables pour les deux sexes. Tout d'abord, il convient de « *toujours garder à l'esprit que l'être humain est mû par le désir et que, sans lui, il s'effondre, s'étirole, dépérit et meurt sans avoir vécu* ». « *Et puis la séduction (...) vous incite, en tant qu'esthétique comportementale, à être au sommet de vous-même et de votre vitalité*. »

Le désir étant préservé, il convient de s'efforcer à plus de lucidité et à davantage de liberté. La direction est, au fond, assez simple. Mais le cheminement ne peut être authentique que s'il est personnel. C'est pourquoi Olivier Bardolle ne nous accable pas de conseils. Il préfère nous faire partager son goût de vivre et nous insuffler du courage et de la fermeté.

Arrivé au terme de l'ouvrage, je me suis dit qu'il avait été écrit spécialement pour un cas comme le mien. Beaucoup d'autres que moi se feront la même remarque. Ce livre rend léger. •



À lire absolument :
Le Cynisme comme remède au chagrin d'amour, d'Olivier Bardolle, L'Éditeur, 2015, 192 pages.

© Rue des Archives

© D.R.



Maurice Ronet et Brigitte Bardot dans *Don Juan* de Roger Vadim, 1973.

C'ÉTAIT ÉCRIT JEAN-MARIE LE PEN : LA POLITIQUE DU PERE

Par Jérôme Leroy

Si la réalité dépasse parfois la fiction, c'est que la fiction précède souvent la réalité. La littérature prévoit l'avenir. Cette chronique le prouve en exhumant ce que les écrivains du passé ont dit de notre présent.

Il serait intéressant, pour un romancier, de raconter ce qui vient de se passer au Front du point de vue de Jean-Marie Le Pen lui-même, en le choisissant comme narrateur. Cela permettrait sans doute d'élucider ou au moins d'approcher la psychologie de celui qui aura au bout du compte parachevé le triomphe de sa fille en voulant la détruire. Cette stratégie paradoxale était-elle consciente ou pas ? Toujours est-il que, vu de l'extérieur, Jean-Marie Le Pen a incarné, en très peu de temps, trois versions, pour le moins contradictoires, de la figure paternelle.

La première correspond à l'entretien donné à *Rivarol*, qui concentre tout ce qui peut gêner la fille dans sa stratégie de respectabilisation : c'est celle de Saturne qui dévore ses enfants pour qu'ils ne le renversent pas. « *Il agissait ainsi dans la crainte qu'un autre des glorieux enfants du ciel ne possédât parmi les dieux l'autorité souveraine* », nous dit Hésiode dans la *Théogonie*. Il y a ensuite l'attitude victimaire déployée sur les plateaux télé où le vieux chef se dit trahi par ses enfants alors qu'il leur a tout donné. Nous sommes là dans un Le Pen shakespearien qui endosse le costume du *Roi Lear* : « *Rien n'a pu ravalier une créature à une telle abjection, si ce n'est l'ingratitude de ses filles. Est-ce donc la mode que les pères reniés obtiennent si peu de pitié de leur propre chair ?* » Pour finir, il y a l'effacement volontaire, que l'on attribuera soit au fait que Le Pen ait admis sa défaite, soit à son souci de l'intérêt supérieur du parti, ainsi qu'il l'a déclaré : « *Je ne ferai rien qui puisse compromettre la fragile espérance de survie de la France que représente le Front national avec ses forces et ses faiblesses*. » Là, nous sommes dans *Le Père Goriot*, qui a tout donné à ses filles devenues de grandes dames et meurt dans un gâchet misérable où il a le temps de leur déclarer : « *Venez, venez vous plaindre ici ! Mon cœur est grand, il peut tout recevoir. Oui, vous aurez beau le percer, les lambeaux feront encore des cœurs de père*. »

Avant même le psychodrame entre le père et la fille résolu trinitairement et dialectiquement par la petite-fille, le FN, entre ses scissions, ses numéros 2 disparus les uns après les autres, et ses conflits familiaux, a toujours irrésistiblement fait penser aux Atrides. On a peut-être tendance à sous-estimer l'importance de cette dimension, à la fois mythologique et romanesque, dans la séduction qu'exerce le Front sur une proportion croissante des électeurs en mal de grands récits, depuis que la vie politique est devenue une affaire de tristes gestionnaires interchangeables. •